

PETITE HISTOIRE DES GRANDS SINGES

Du même auteur

Les Grands Singes

L'Humanité au fond des yeux

(en coll. avec P. Picq, D. Lestel, V. Despret)

Odile Jacob, 2005

CHRIS HERZFELD

PETITE HISTOIRE
DES GRANDS SINGES

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre a été édité par Christophe Bonneuil

ISBN 978-2-02-108062-9

© Éditions du Seuil, avril 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Comment le singe vient-il à l'homme ? Interroger la fascinante histoire des relations entre Occidentaux et primates, c'est cartographier les transports et les arènes qui ont réuni les humains et les singes, scruter les lorgnettes par lesquelles les primates sont devenus des objets de discours savants et des rats de laboratoire. C'est aussi reconnaître le sentier d'un *devenir-humain*. Pourquoi en effet ne pas prendre au sérieux une conduite longtemps perçue comme risible, mais qui, de l'Antiquité au XXI^e siècle, a néanmoins captivé tous ceux qui ont fréquenté les simiens : leur capacité exceptionnelle d'imitation des comportements humains ? Cette aptitude atteint un degré remarquable chez les espèces les plus proches de l'homme sur le plan phylogénétique : bonobo (*Pan paniscus*), chimpanzé (*Pan troglodytes*), gorille (*Gorilla gorilla*) et orang-outan (*Pongo pygmaeus*), toutes classées dans la même superfamille que les humains, celle des *hominoidés*. Leur nom générique (*singe, ape, Affe, scimmia*) a d'ailleurs inspiré, dans différentes langues, les termes décrivant cette compétence : *singer, to ape, nachäffen, scimmiottare*¹. Je m'intéresserai en priorité à ces quatre espèces, qui se caractérisent par une extraordinaire plasticité. Les bonobos, chimpanzés, gorilles et orangs-outans

1. Le mot latin *simius, ii, m.* (qui signifie « singe »), renvoie à l'adjectif *simus, a, um* : camus, qui a le nez écrasé. Certains primates, parmi lesquels les grands singes, partagent en effet avec les humains le fait de posséder une face aplatie, contrairement à d'autres primates, comme les cynocéphales, par exemple les babouins, qui ont un museau.

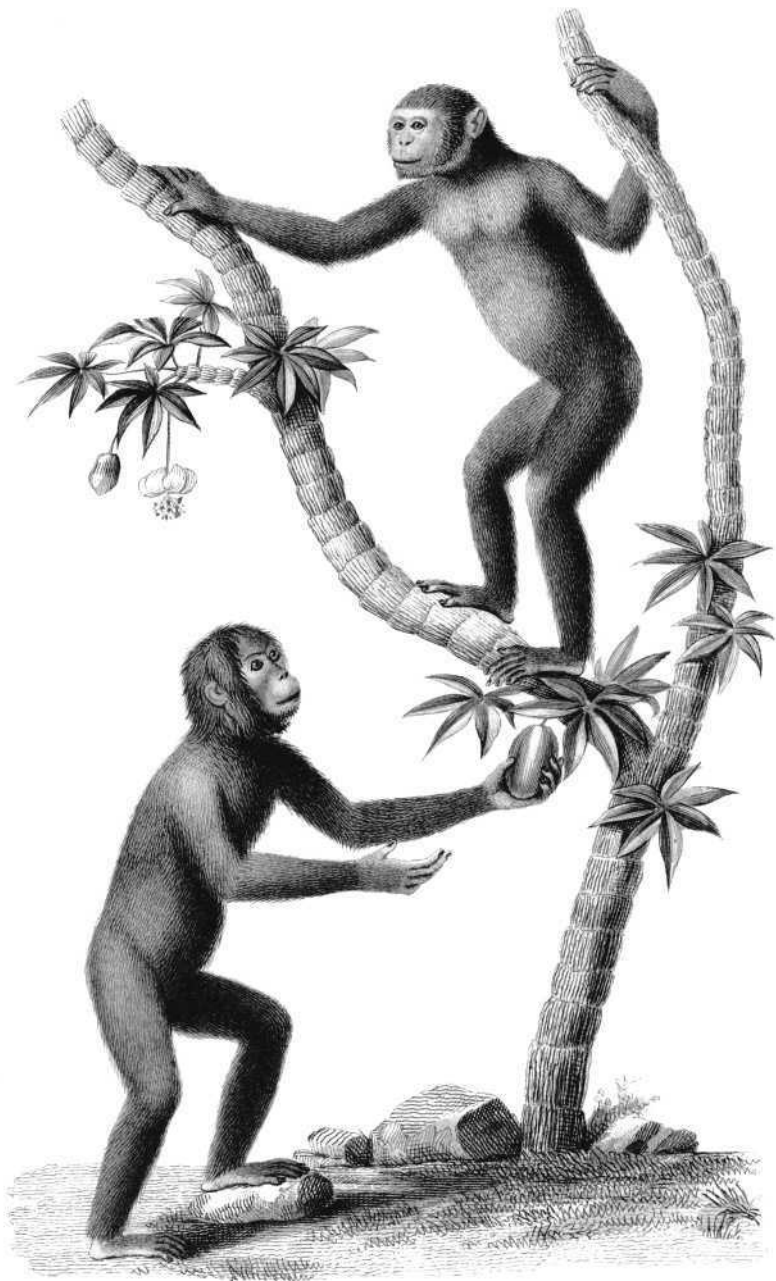
qui vivent en lien étroit avec les humains se réapproprient en effet, avec beaucoup de facilité, leurs habitudes, leurs savoir-faire et même leurs manières d’être-au-monde, expérimentant certaines formes de *devenir-humain*, cette notion faisant écho avec celle de *devenir-animal* proposée par Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* (1980). Un *devenir-humain* fantastique par son étendue et sa densité... Certains anthropomorphes tracent ainsi des signes d’écriture, manifestent de la pudeur, peignent, admirent les couchers de soleil et vont jusqu’à se prendre pour des humains.

Pensant l’espèce humaine comme absolument singulière dans l’univers, les Occidentaux se sont souvent sentis menacés par les ressemblances physiques et comportementales étonnantes entre hommes et singes ainsi que par leur *devenir-humain*. En effet, quand les similitudes sont trop fortes, elles portent, en filigrane, le risque d’une corruption possible de l’homme par la bête. En réponse à cette menace, une volonté compulsive de creuser les différences et de déterminer des critères de distinction se manifeste. Cette volonté coexiste, de manière paradoxale, avec le désir de retrouver un état de pureté originelle, de renouer avec un monde édénique où les différentes espèces vivaient en harmonie, de rompre avec une solitude ontologique trop pesante, grâce à la parenté avec les anthropoïdes. Les singes ont ainsi incarné cette schizophrénie et suscité des sentiments contradictoires. À travers les siècles, les discours sur les grands singes ont porté l’empreinte de cette *oscillation permanente* entre attraction et répulsion, entre le ressenti d’une *inquiétante étrangeté du Même* et le sentiment d’une *troublante familiarité de l’Autre*.

Les représentations collectives à propos des grands singes, tout comme les formes de leur *devenir-humain*, varient en fonction des époques. Elles sont révélatrices de la manière dont l’Homme se définit en s’appuyant sur l’animal, ainsi que du *Zeitgeist* à l’œuvre. Mon enquête traverse donc différents champs, des philosophes de l’Antiquité aux encyclopédistes du Moyen Âge, des savants de la Renaissance aux nomenclateurs des Lumières (premier chapitre), des collections muséales à l’expansion coloniale (deuxième chapitre), de la biologie expérimentale à la théorie de l’esprit (troisième

INTRODUCTION

chapitre), des recherches de terrain aux cultures animales (cinquième chapitre), de la présence des femmes en primatologie aux études de genre (sixième chapitre). En outre, une attention spéciale est accordée aux grands singes qui cohabitent avec les humains (quatrième chapitre). Enfin, davantage que sur la question des propres de l'Homme, sans cesse posée, cette histoire mettra l'accent sur les ressemblances entre humains et anthropoïdes, ainsi que sur la communauté essentielle qui les unit...



Le Jocko et le Pongo
Antoine Chazal (1793-1854)

L'étrangeté du Même

Hommes sauvages, simiens et êtres hybrides

Dès l'Antiquité, les hommes sont fascinés par les singes et la facilité avec laquelle ils imitent leurs comportements. De nombreuses représentations artistiques témoignent de cette capacité à « singer » les humains, parfois de manière métaphorique, notamment par le biais de l'image récurrente des singes musiciens. Cependant, une fois passé le temps des anciennes religions qui vénèrent les dieux hybrides, on redoute le mélange illégitime entre essences opposées, humaines et animales. Une défiance se juxtapose à la fascination : les primates¹ se montrent semblables à l'Homme, tout en exhibant tous les caractères de l'ensauvagement et de la bestialité lubrique. Une obsession émerge, qui a durablement marqué l'histoire des relations entre hommes et simiens : la volonté compulsive de déterminer des critères de distinction, afin d'affirmer que l'espèce humaine est unique et qu'elle se distingue radicalement du singe. Parallèlement à cette obsession s'exprime pourtant un étonnement, sans cesse renouvelé, face à ces êtres si proches. À la Renaissance, les savants se donnent donc pour mission de décrire les similitudes morphologiques et anatomiques entre hommes et anthropomorphes, constituant de la sorte les primates en objets de savoir. Ils prennent cependant soin de maintenir des différences indépensables. Au XVIII^e siècle, les anthropoïdes sont

1. Le terme de « primate » s'applique également à l'homme qui fait partie de cet ordre, mais il sera utilisé ici uniquement pour une question de forme, afin d'éviter de trop nombreuses répétitions du mot « singe ».

encore extrêmement rares en Europe. Les naturalistes des Lumières s'efforceront de les nommer, de les classer et de rassembler toutes les connaissances disponibles à leur sujet.

1. Primates humanisés et orchestres de singes

En Égypte ancienne, les échanges commerciaux, les tributs offerts aux vainqueurs, ainsi que les cadeaux échangés entre puissants ont favorisé l'introduction de différentes espèces de petits singes à queue dans le pays, principalement des babouins et des colobes. Dans l'art, le primate le plus représenté est le babouin hamadryas. Le thème récurrent du simien témoigne du vif intérêt porté à ces animaux, qui apparaissent assis sur des chars de marchandises, accrochés au cou de girafes, tenus en laisse ou installés sur une épaule. Admis dans l'entourage des souverains en tant qu'animaux de compagnie, ils vivent dans leurs appartements privés. Des scènes de la vie quotidienne les montrent attachés à côté des trônes, tenant des fruits dans les mains, en train de danser, ou encore sous les traits de musiciens jouant de la mandoline, de la flûte ou de la lyre. En Mésopotamie, il n'existe aucune espèce de primate autochtone. Les singes sont pourtant déjà mentionnés à Babylone, au temps très ancien de l'Akkadien Narâm-Sîn, « roi des quatre rives du monde » (2254-2218 av. J.-C.). La présence des primates, dans l'art et l'artisanat, est principalement due à une influence égyptienne (à partir du II^e millénaire), progressivement supplantée par une emprise hellénistique. Parfois extrêmement précises et réalistes, différentes représentations dépeignent les simiens en train de servir des boissons aux membres d'un orchestre constitué de bêtes, honorés lors de rites dédiés à certains dieux ou adoptés par des particuliers comme animaux familiers à la mode. Le roi assyrien Aurnasirpal II possédait des singes parmi les espèces remarquables exhibées dans ses parcs. À Ur, dès 2000 av. J.-C., des œuvres montrent des simiens extrêmement proches des humains : ils sont tenus en laisse, sont accroupis sur l'épaule ou sur la tête de leur propriétaire. En Asie Mineure, la présence de primates est elle aussi déjà

attestée à des périodes très reculées. Des statuettes, poteries, amulettes et vases égyptiens, ornés de figures simiesques, ont été découverts en Palestine, en Syrie, et dans différentes îles de la mer Égée. Une sculpture en ivoire, originaire de Syrie du Nord, figure un singe debout qui porte des vêtements, un collier, et tient un vase. D'autres œuvres présentent des primates bipèdes, des cynocéphales accroupis, des singes musiciens ou des mères tenant leur petit dans les bras. Dans la Bible (Rois, 10,19-22; Chroniques, 9,21), des simiens sont évoqués dans les listes de marchandises importées par les Hébreux. Les références aux singes apparaissent plus tard dans la littérature rabbinique, mais elles se rapportent à une tradition ancienne. Leur forte ressemblance physique et comportementale avec les humains les rend dangereux aux yeux des érudits. Le fait de les voir en rêve est interprété comme néfaste, en raison de la laideur imputée à l'animal, qui incarne une catégorie d'emblée inférieure à l'Homme : il est à Adam ce qu'Adam est à Dieu. Tournés en ridicule, les simiens sont néanmoins considérés comme des objets de luxe. Dans les récits rabbiniques anciens, ils remplissent des fonctions de serviteurs et sont notamment éduqués à verser de l'eau sur les mains de leur maître, ainsi que sur celles de ses convives. De même que les représentations égyptiennes ou assyriennes qui exhibent des singes richement vêtus, ou d'habiles musiciens, ces descriptions témoignent des capacités d'imitation des primates et de leur intégration dans la vie quotidienne, dès les temps archaïques.

De la domestication des primates

Implantés dans les régions de la côte septentrionale de l'Afrique de l'Ouest, où les simiens étaient accueillis dans les familles comme animaux familiers, les marchands phéniciens ont beaucoup contribué à faire connaître les espèces originaires d'Afrique dans des contrées dont elles étaient, jusque-là, totalement absentes. Ils ont également facilité la diffusion de thèmes artistiques égyptiens, assyriens et orientaux dans le bassin égéen, puis en Méditerranée. Peu de singes y arrivent vivants durant la période minoenne-mycénienne

(2700-1200 av. J.-C.). Seuls les gens fortunés les importent ou les reçoivent en cadeau. Ils sont néanmoins peu à peu présents dans l'art. Des figurations de simiens sont ainsi visibles dans différents sites en Grèce ancienne à partir des années 1400 av. J.-C. C'est en Crète qu'on en trouve l'une des plus belles illustrations : des primates colorés en bleu, et sans doute réalisés d'après nature, sont représentés dans leur milieu naturel. On peut les admirer dans la Maison des fresques à Cnossos (minoën tardif). Des vases grecs, datant notamment de la période proto-corinthienne, prouvent qu'il existe des espaces de cohabitation entre singes et humains à cette époque. Différentes espèces sont représentées, parmi lesquelles le babouin. Plus tard, les voyages de Grecs illustres en Égypte, ainsi que les échanges commerciaux établis entre la Grèce et les îles égéennes, puis avec la ville d'Alexandrie, continuent à favoriser la diffusion des représentations égyptiennes dans le monde antique grec. Des relations s'instaurent également entre la Grèce et la Mésopotamie. Importés par les Carthaginois et par les Phéniciens, qui les côtoient depuis longtemps, les macaques de Barbarie se font assez communs en Grèce. Ils sont très prisés comme animaux de compagnie. Devenus populaires, ils apparaissent également dans l'art étrusque.

Rencontre avec le gorille

Le premier témoignage direct d'observation d'anthropoïdes dans leur milieu naturel remonte au v^e ou vi^e siècle av. J.-C. Un amiral carthaginois, appelé Hannon, explore les côtes de l'Afrique de l'Ouest en vue de les coloniser. Trois jours après son départ, il débarque sur une île, au cœur d'une baie luxuriante, sans doute située au Gabon. Il y découvre un « peuple sauvage », au corps velu, que ses interprètes désignent par le terme de *Gorilla*. Trois femelles sont capturées. Comme elles attaquent et mordent, les soldats sont obligés de les tuer. Ils les dépouillent de leur peau et rapportent celles-ci à Carthage. Pline l'Ancien évoque la présence de ces *Gorgones* dans le temple de Junon jusqu'en 146 av. J.-C., année de la prise de la ville. Est-il question de Pygmées, de chimpanzés, de gorilles ou d'une espèce

de singe aujourd'hui disparue ? Beaucoup estiment qu'il s'agit de la première mention de gorille par un Occidental.

*Le plus beau des singes est laid,
comparé à l'espèce humaine*

Dès le VII^e siècle avant notre ère, les primates sont également présents dans certains poèmes, fables, satires et divers écrits philosophiques. Ils incarnent notamment la laideur et la disgrâce la plus extrême, ou figurent des êtres maléfiques, intrigants et rusés. Au VI^e siècle av. J.-C., époque à partir de laquelle les singes deviennent familiers, les simiens jouent différents rôles dans les fables d'Ésope. Ils constituent des sujets parfaits pour incarner le personnage de l'anti-héros, dont le poète grec est le précurseur. Au IV^e siècle av. J.-C., Platon juge que le singe (*pithêkos*) est un piètre imitateur de l'Homme. Il est en effet doté d'un intellect sans profondeur et d'une pensée sans justesse. Le philosophe ajoute que « Le plus beau des singes est laid, comparé à l'espèce humaine¹ » et précise que « Le plus savant des hommes comparé à Dieu ressemble à un singe quant à la sagesse, à la beauté et à tout le reste² ». Selon lui, le primate tente de se faire passer pour un homme, mais il n'est qu'un bouffon, un imposteur avide et un vil imitateur qui suscite le rire. Dans son *Histoire des animaux*, Aristote expose les ressemblances entre humains et primates. Dans le chapitre 8 du livre II (« Les singes, les cynocéphales »), qu'il consacre aux singes, il les considère dotés « d'une nature qui participe à la fois de celle de l'homme et de celle des animaux à quatre pieds [...] »³. Il dit aussi que « Leur visage présente de nombreuses similitudes avec l'homme, car ils possèdent des narines et des oreilles voisines, et des dents comme celles de l'homme⁴ [...] ».

1. Platon (1940), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, LXXXII, 289a.

2. *Ibid.*, 289b.

3. Aristote (1994), *Histoire des animaux*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », livre II, chap. 8, p. 122.

4. *Ibid.*, p. 122.

Ayant forme humaine, ils ont des mains, des doigts et des ongles « semblables à ceux de l'homme, sauf que tout cela est plus bestial¹ ». Par ailleurs, de nombreux auteurs de l'Antiquité dépeignent les singes en tant qu'animaux domestiques, élevés pour rendre de menus services, compagnons de jeu ou intégrés dans les familles comme des enfants. En Afrique du Nord, les macaques de Barbarie vivent en hôtes dans les maisons, partageant la table des habitants. « En 310 avant J.-C., Diodorus décrit l'une de ces villes situées près de Carthage. Il raconte que les quadrumanes jouissaient de la considération des habitants qui donnaient à leurs enfants des noms de singes. Ceux qui tuaient un de ces animaux étaient passibles de la peine de mort². » Rassemblant tous les savoirs de son époque à propos des simiens et des hybrides, l'écrivain et naturaliste Pline l'Ancien évoque leurs étonnantes similitudes avec les hommes, leurs capacités d'imitation et leur extraordinaire intelligence. Il précise qu'il existe plusieurs espèces de singes : les *Satyres*, les *Choromandae* et les *Syrietae*. Il s'agirait respectivement de gibbons, de babouins et d'orangs-outans. L'historien grec Plutarque estime que les simiens ne peuvent remplir aucune fonction, si ce n'est celle d'amuseur public. Au II^e siècle, le sophiste Elieen attribue également des comportements humains au singe. Il le décrit sous la figure du cocher, menant un attelage de chèvres. À partir de cette époque, les Romains côtoient, eux aussi, différentes espèces de primates.

Premières dissections

Au II^e siècle, Galien recommande à ses élèves de disséquer des anthropoïdes afin d'étudier l'anatomie du corps humain, l'étude des cadavres étant interdite dans la Rome de cette époque. Avant lui, les primates évoqués ne sont généralement pas des grands singes. Il est donc un des premiers à affirmer une telle proximité anatomique

1. *Ibid.*, p. 123.

2. R. et D. Morris (1971), *Hommes et Singes. Les étranges rapports entre l'homme et son plus proche parent*, Paris, Marabout Université, p. 14.

entre êtres humains et anthropomorphes. Solin répertorie alors cinq espèces de primates : les *Cercopithec*i, les *Cynocephali* (dont beaucoup vivent en Éthiopie et possèdent une face similaire à celle du chien), les *Sphinges* (facilement domesticables), les *Satyri* (êtres à pied de chèvre, rattachés aux centaures) et les *Callitriches* (qui possèdent des faces avec barbe). Solin est tellement fidèle à Pline l'Ancien qu'il est parfois appelé le « singe de Pline ». Ses ouvrages sur les merveilles et les curiosités du monde joueront un rôle essentiel dans la constitution de savoirs zoologiques au Moyen Âge.

2. Le singe comme figure du diable

De la chute de l'Empire romain à l'ère gothique, le monde médiéval est peuplé d'êtres qui oscillent entre animalité et humanité, et qui menacent, de la sorte, la frontière érigée entre les deux règnes. L'héritage antique pèse fortement. Un imaginaire païen se maintient, dans une paysannerie moyenâgeuse, qui continue à vénérer, malgré l'Église, les figures liées aux cultes de la nature et de la fertilité. Les spiritualités anciennes, et particulièrement la religion égyptienne, dont le panthéon est animé de dieux hybrides et de déités animales, sont considérées comme incompatibles avec la doctrine chrétienne. La divinité attribuée au babouin par les Égyptiens, peuple idolâtre, ne pouvait en effet manquer de susciter la désapprobation.

Des humains rétrogradés et sataniques

Rattaché aux anciennes croyances profanes, le *simia* offre une image vile et dépravée de l'être humain. Exhibant une hideur révélatrice de sa bestialité, il tente de singer l'Homme tout comme le diable essaie d'imiter Dieu. Ses proximités physiques et comportementales sont donc interprétées en sa défaveur : il devient le prototype de l'imposteur et du mystificateur. Le singe se présente comme un humain rétrogradé par un acte divin, de même que l'Homme est un ange déchu. Il constitue un avertissement, rappelant le risque de

la déchéance et de la régression vers l'animalité. Pendant tout le Moyen Âge, l'Église considère officiellement le singe comme une figure du diable.

Il semble que, malgré sa large diffusion, la doctrine du simien apparenté à Satan ait cependant eu peu d'effet sur les conceptions populaires à propos des primates, en raison, peut-être, de la rareté des figures du diable adoptant cette forme. Le Malin est incarné par d'autres animaux : chien, chat ou chèvre. Au tournant des XI^e et XII^e siècles, des macaques de Barbarie sont montrés dans les foires et adoptés par les plus riches. Devenus plus familiers depuis les croisades, ils suscitent beaucoup d'intérêt. Vers le XIII^e siècle, les singes abandonnent les oripeaux du diable et symbolisent le péché, constituant à nouveau une mise en garde contre la chute de l'Homme par la répudiation de sa dimension spirituelle.

Primates et encyclopédistes du Moyen Âge

Les auteurs des bestiaires chrétiens défendent un projet encyclopédique, au sens où ils veulent rendre compte de la totalité du savoir et de l'être, dans différents champs, des sciences à l'art, des allégories morales aux adages de la tradition. Supports de démonstration magistrale, les animaux constituent des exemples sur lesquels les auteurs plaquent des préceptes moraux. Plusieurs encyclopédistes, parmi lesquels Isidore de Séville, affirment eux aussi la parenté du singe avec le diable. Lors du changement de paradigme qui émerge vers le XII^e siècle, les érudits opèrent un retour aux sources antiques et redécouvrent les auteurs grecs et latins. Les êtres hybrides, faunes, singes et autres créatures mythologiques, refont surface. Les ressemblances physiques entre humains et simiens sont reconnues, mais le critère de rationalité prévaut pour les distinguer. Une des nouveautés apportées par les encyclopédistes consiste à spéculer sur la mentalité, voire la psychologie des primates ; toutes les connaissances liées à leur biologie, ou à leur anatomie, étant recensées à partir des travaux des savants grecs, romains, arabes ou germaniques, parmi lesquels Aristote, Pline, Avicenne ou Hildegarde de Bingen. Albert

le Grand élabore son histoire naturelle comme une branche de la théologie, de même que les autres encyclopédistes. Son œuvre se démarque néanmoins de leurs travaux. Ses descriptions se fondent en effet, souvent, sur des observations directes. Il répertorie toutes les similitudes entre l'être humain et les singes, y compris du point de vue mental (mémoire, jugement et imagination), mais maintient l'épreuve de la *ratio*. Seul l'Homme se prescrit des lois, différencie le bien du mal, vit dans des sociétés civilisées. Le théologien dominicain Thomas de Cantimpré juge les ressemblances corporelles trompeuses et considère les imitations simiesques comme de piètres copies des comportements humains. Il ajoute que les singes se déplacent à quatre pattes. Leur nature les oblige donc à tourner leur regard vers le sol, alors que l'Homme contemple le ciel, lieu de son salut.

3. Étranges hybrides

L'homme de la Renaissance est influencé par l'héritage antique et les compilations des encyclopédistes médiévaux. Son monde est hanté par les hybrides issus des cultures antiques grecques ou proche-orientales, qui, selon Pline et Solin, peuplaient des contrées lointaines comme l'Inde ou l'Éthiopie. Les grands singes sont implicitement liés à ces êtres des confins du monde, mi-hommes, mi-animaux, qui font partie d'enclaves périphériques habitées de faunes, de déités étranges, d'hommes sauvages et de créatures monstrueuses. Les illustrations souvent fantaisistes qui accompagnent certains textes, ainsi que les premières descriptions de singes, en révèlent tout le caractère imaginaire. Bernhard von Breydenbach, archevêque de Mayence, propose une seule planche zoologique gravée, dans son *Opusculum sanctorum peregrinationum* (1486). Les représentations d'animaux que Breydenbach dit avoir rencontrés pendant son pèlerinage en Terre sainte y figurent : girafe, crocodile, chèvres indiennes à grandes oreilles, chameau, salamandre et licorne. Dans le coin inférieur droit de cette planche illustrée, un anthropomorphe doté d'une queue tient le caméléon en laisse et s'appuie sur une béquille. Entre

être humain et singe, mélange redouté des deux natures, il ne peut se mouvoir comme l'Homme. Cette représentation d'anthropoïde appuyé sur une canne restera solidement ancrée dans l'imagerie occidentale associée aux grands singes.

Babouins, singes géants, jockos et pongos

Tandis que le naturaliste scolastique Conrad Gesner compile les différentes informations disponibles sur le *Simia*, en se fondant sur Aristote, Pline, Galien et Albert le Grand, l'anatomiste et humaniste de la Renaissance, André Vésale, déclare la dissection et l'observation directe fondamentales pour la science moderne. Il pense que les descriptions de Galien à propos de l'anatomie de l'homme s'appliquent en réalité au singe et confirme son hypothèse en disséquant publiquement un humain et un singe, à Bologne. À partir du xv^e siècle, les souverains de la puissante Europe financent une entreprise titanesque, celle des grands voyages d'exploration. S'ils sont d'abord organisés pour des raisons économiques, ces voyages apportent également une moisson de connaissances dans différents domaines : géographie, anthropologie et sciences naturelles. Lieux de mise en réserve des objets du monde, les chambres des merveilles, les cabinets de curiosités et les cabinets d'histoire naturelle apparaissent ainsi, partout en Europe, dès la seconde moitié du xvi^e siècle. Un voyageur portugais, Valentin Ferdinand, participe à une mission d'exploration des côtes africaines au tournant des xv^e et xvi^e siècles. Lors de son séjour en Sierra Leone, il a l'occasion d'observer des singes anthropomorphes, sans doute des chimpanzés. En 1591, Filippo Pigafetta transcrit les récits du navigateur portugais Duarte Lopez dans sa description du Congo. Il s'agit d'une synthèse de tout ce que l'Europe de l'époque connaît de ce royaume. Lopez y fait allusion à divers singes, dont le chimpanzé. Il précise que ces animaux ressemblent beaucoup aux humains et qu'ils imitent leurs comportements de manière remarquable. Concernant les gorilles, une des descriptions les plus anciennes après celle d'Hannon, est celle d'un corsaire anglais, Andrew Battell. S'embarquant à Londres au service du roi d'Espagne en 1589, puis

prisonnier de l'armée du roi de Portugal, il séjourne plusieurs années en Angola et au Congo. Il évoque deux sortes de « monstres » très dangereux et craints par les populations locales. Le plus grand des deux est le *M'Pungu* en langage local (ou *Pongo* pour les Européens), sans doute le gorille. Il est semblable à l'homme dans les proportions, mais beaucoup plus grand. Sa face présente un aspect humain, mais son corps est couvert de poils. Battell le dit sociable, bipède et voleur d'enfants. Il raconte que les pongos dorment dans les arbres, dans des nids qu'ils façonnent eux-mêmes, et construisent aussi des sortes de toits afin de se protéger de la pluie. Il observe également un primate de plus petite taille que le pongo : le *M'Geko* (nom traduit par *Engecko* ou *Enjoko*), en principe le chimpanzé. Malgré ce témoignage, le gorille n'apparaîtra véritablement dans les textes savants, de manière encore très discrète, qu'à la fin du XVIII^e siècle.

4. Anthropomorphes et pygmées, entre Renaissance et Lumières

La vie des grands singes dans leur milieu naturel n'est donc connue qu'à travers de rares récits de voyageurs. Envoyé en Guinée, le jésuite Pierre Du Jarric décrit différentes espèces de singes, parmi lesquelles celle qu'il appelle *Barri*, probablement le chimpanzé. Apprenant facilement certains savoir-faire, ce primate rend de menus services, maniant le mortier, allant chercher l'eau à la rivière. Le Hollandais Samuel Blommaert séjourne à Sambas (Bornéo) en 1609 et 1610, et apprend de la bouche de ses souverains que des singes de grande taille vivent en ces lieux. Blommaert est alors en mesure de justifier le terme de *Satyre* grâce à une explication confiée par le roi Timbang Paseban qui lui rapporte que, attiré par les femmes humaines, la « bête impudique » est capable de les enlever afin de les violer. Ce trait comportemental sera durablement associé aux orangs-outans.

L'arrivée des satyres en Europe

Dans son *Novum Organum* (1620), Francis Bacon oppose sa *nouvelle méthode* pour l'avancement des sciences à celle des Anciens. Inductive, se voulant opératoire et efficace, s'intéressant aux causes efficientes (dont la connaissance ouvre la possibilité du contrôle), cette science préconise les connaissances bâties sur l'observation, une approche empirique, des expérimentations (avec répétition et vérification), l'utilisation d'instruments et de techniques spécifiques, afin d'assurer les connaissances produites. Bacon conteste toute érudition purement livresque. Tout en continuant d'être hantés par le bestiaire mi-réaliste, mi-fabuleux des âges anciens, les savants du XVII^e siècle tenteront d'appliquer les prescriptions baconiennes aux premiers chimpanzés et orangs-outans qui atteignent l'Europe de l'expansion coloniale et de la révolution scientifique. Cette arrivée des grands singes fut l'un des événements les plus marquants de l'histoire naturelle de cette époque. Cependant, si les anthropoïdes commencent effectivement à être envoyés en terre européenne, la plupart meurent pendant les voyages. Ne connaissant rien de leur régime alimentaire, on ne sait comment prendre soin d'eux et on ignore qu'il est indispensable de les protéger du froid. Ce sont donc souvent des spécimens morts qui sont remis aux savants, spécimens qui ne permettent que des études morphologiques et anatomiques. Enfin accessibles, au moins sous la forme de cadavres, les grands singes se révèlent étonnamment semblables à l'Homme. Sont-ils des humains, des monstres, des bêtes ou des hybrides ? Les savants de la Renaissance les dissèquent afin de le découvrir.

Le chimpanzé de Tulpius et l'orang-outan de Bontius

Vers 1630, une femelle chimpanzé, envoyée d'Angola au prince d'Orange-Nassau, vit près de La Haye, dans une des nombreuses ménageries que le souverain possède. La croyant originaire des montagnes tropicales en Inde, le Hollandais Tulpius la classe parmi les